

# Réflexions sur le roman que je n'écrirai pas

> **Christiane Félip Vidal**, écrivaine

*Quand la revue Traits-d'Union m'invita à écrire sur le thème du « stéréotype comme fabrique d'identité », je dois avouer qu'emportée par la décision de substituer le roman sur mon père par une réflexion – émotionnelle et par là thérapeutique – sur le pourquoi de mon incapacité à l'écrire pendant quinze ans, j'en ai complètement oublié le terme de « stéréotype » et n'ai vu que celui de l'identité compte tenu de l'intention biographique initiale.*

*Je me rends compte cependant à quel point, sans que je me le sois proposé, les stéréotypes abondent dans l'analyse que je fais de mon expérience frustrée d'écriture. Dans la mesure où les poncifs sont notre première approche de l'inconnu ou d'un autre, différent de nous-mêmes, il semble que l'expérience du vécu ne soit pas toujours suffisante pour en effacer la trace.*

*Peut-être est-ce encore plus le propre de l'écriture littéraire qui, si objective qu'elle se veuille, porte toujours la marque de la subjectivité que lui impriment les images mentales et les concepts de l'auteur sur le sujet et son époque.*

**C**ombattant anarchiste pendant la guerre civile espagnole, interné en France au camp de Vernet d'Ariège<sup>1</sup> dont il ne put sortir qu'en signant un contrat d'engagement pour 5 ans dans la Légion Étrangère, mon père fut ce qu'on appelle « un homme d'action ». Tour à tour ouvrier, épicier, comptable, légionnaire, convoyeur de l'or de la Banque de France, résistant, officier de l'armée française, menuisier-charpentier dans ses temps libres, il resta sa

vie durant un baroudeur doté d'une vitalité épuisante, d'un éternel optimisme et d'une imagination fertile toujours au service d'un sens inné de la narration.

Je lis dans ses États de Services, en date du 16 mars 1945 : « Gradé d'un courage et d'un sang-froid forçant l'admiration. S'est distingué par son courage et son audace et fait remarquer par son mépris du danger ». En mars 1963 : « Officier très actif et d'une grande conscience professionnelle. Se donne sans compter. D'une rigueur morale absolue. Son aspect un peu bourru cache un cœur d'or », avec tout ce que cela suppose de hauts faits, citations et bien sûr blessures comme autant de médailles décorant son corps.

Son enfance n'avait rien à envier à sa vie d'adulte : l'insolite en fut la norme.

Fils unique d'une mère à la voix de soprano qui chantait des *zarzuelas* et d'un père colombophile qui, bien qu'hémiplégique, l'initia à l'art de la chasse et à l'élevage des canaris chanteurs et des pigeons voyageurs, il vécut jusqu'à la guerre civile à Barcelone, en constants déménagements bien que toujours dans le quartier de *Gracia*, et toujours au dernier étage afin de bénéficier de l'accès aux terrasses pour y installer les oiseaux.

On devait souvent déménager pour les raisons suivantes : besoin d'augmenter le nombre de cages, plaintes des voisins, ou installation d'un dispendiaire car l'élevage des oiseaux

était interdit pour raisons prophylactiques. Du coup ton grand-père avait inventé un système de cages et de volières démontables. Et bien sûr, dans la pratique, celui qui montait et démontait les cages, c'était moi.

Il avait donc tout d'un personnage de roman, raison pour laquelle j'avais prévu d'en faire le protagoniste de mon premier projet littéraire. Il y avait ça : le désir de raconter cette vie rocambolesque, ces souvenirs par personnes interposées de grands-parents que je n'avais pas connus, cette ville de Barcelone que j'aime et où je sais pourtant que je ne vivrai pas, et cet homme si absent dans notre enfance et que j'appris trop tard à connaître. J'y voyais une façon de me faire pardonner mes intransigeantes révoltes de jeunesse, moi qui critiquais qu'un anarchiste put devenir gaulliste, et militaire de surcroît, j'y voyais une façon de rattraper le temps perdu en séparations et mésententes, de raccourcir la distance que j'avais mise entre nous en partant dans cette Amérique latine où l'idée saugrenue me vint de le faire littérairement disparaître après l'avoir dépouillé de la deuxième moitié de sa vie.

Car même si, avec le temps, je le redécouvris dans cette dimension humaine que mentionnaient ses états de service, louaient ses voisins et amis et qui le rendait si cher à ses petits-enfants, même si, avec le temps, mes désaccords avaient refait place à l'entente et à la connivence, cette étape de sa vie contrastait trop avec l'image de l'aventurier de la première époque.

Autrement dit, je penchais dangereusement vers le parricide littéraire aux seules fins d'obtenir un personnage épique. L'homme que j'inventais n'avait de commun avec mon père que son enfance et sa vie jusqu'à l'indépendance de l'Indochine puis de l'Algérie qui le ramenèrent au bercail. Un protagoniste au passé si aventureux ne pouvait finir en père de famille tranquille prenant le pastis devant la télé. Moi qui voulais un héros du début à la fin, j'estimais qu'il se devait d'avoir une disparition mystérieuse à défaut d'une mort tragique qui, par contre, aurait perturbé ma conscience car mon père était bien vivant et bien décidé à me fournir tous les détails dont j'avais besoin concernant son enfance et sa jeunesse brisée à Barcelone.

Alors, comment raconter la vie de mon père ? Les vies des héros vont *in crescendo*. Et la sienne le démentait.

J'avais pensé, dans un premier temps, ne raconter que l'époque aventurière, celle qui s'était achevée peu d'années après ma naissance, et attribuer ensuite à celui qui devenait chaque fois plus personnage que père un autre destin plus conforme à un homme d'action.

Pour cela, le roman se structurait sur une alternance de points de vue, de protagonistes, de styles et d'époques, où les chapitres impairs, de type narratif, racontaient la vie de mon père des années 30 jusqu'à la fin de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, avec des chapitres pairs dialogués dont l'action se situerait à Montpellier dans les années 90, entre 3 espagnols exilés – 2 d'entre eux amis d'enfance de mon père et le 3<sup>e</sup> l'ayant connu au camp de Vernet d'Ariège – et un journaliste péruvien (dont la mère avait connu notre protagoniste), enquêtant sur la

disparition de ce possible père. Un journaliste parce qu'en arrière-plan il y avait au Pérou une guerre interne et que je voulais faire référence à cet autre déchirement de la violence politique dont ce péruvien, lui aussi exilé cette fois en sens contraire, suivrait les événements à distance. L'histoire se répète.

La difficulté majeure étant de relier de façon vraisemblable la véritable biographie à la fausse, de faire le lien entre le petit barcelonais des années 30, jeune combattant de la république espagnole, prisonnier au camp de Vernet d'Ariège en 39, légionnaire, engagé en 1940 dans les FFL<sup>2</sup> suite à l'appel du 18 juin de Gaulle (ce qui lui valut l'octroi de la nationalité française), etc., etc., et l'homme qui, peu sensible aux honneurs militaires, aurait selon moi préféré un exil cette fois volontaire, dans un pays lointain où il aurait peut-être fondé sans le savoir une famille pour disparaître à nouveau comme tout aventurier inconstant et irresponsable qui se respecte.

Et c'était justement parce que cette inconstance ne correspondait pas à l'homme qu'était mon père que mon obstination à maintenir un suspense rocambolesque me poussait à fausser la réalité et à m'écarter du projet biographique initial.

À aucun moment des chapitres pairs et impairs je ne faisais référence à lui comme étant mon père : tout était écrit à la 3<sup>e</sup> personne du point de vue soit de mon père enfant et adolescent, soit du journaliste. Pire encore : Felipe était devenu Paco et j'avais remplacé le nom paternel Félip par le nom maternel Fortuny afin d'éviter de marquer la filiation directe entre l'auteur et son personnage.

J'avais même pensé insérer, sans numéro de chapitre, de brefs soliloques, de plus en plus décousus, sorte de délire d'un malade obsédé par l'image de plumes ensanglantées sur une terrasse. Point final. Le roman aurait dû s'arrêter là.

Et il s'y arrêta, effectivement. Et ce, dès l'envoi des premiers chapitres.

Au début, quand je lui avais demandé des renseignements sur sa vie à Barcelone, il avait proposé avec enthousiasme de me fournir tous les souvenirs nécessaires et notre correspondance avait porté, dans un premier temps, sur le thème des pigeons, les noms des rues de son quartier à cette époque, la construction des volières et les *zarzuelas* préférées de sa mère et dont il passait souvent les disques chez nous.

Je lis, dans un fax de 2002 ou 2003 (il avait découvert le fax et m'envoyait ses réponses au rythme de 5 ou 6 pages à chaque fois) :

Réponse à tes questions concernant les pigeonniers : en briques de 5 x 5 mètres sur 4 mètres de haut. Chaque pigeonnier se divisait en 3 compartiments : un pour les pigeons voyageurs mâles et femelles, un autre pour les pigeons voleurs (ceux qui venaient de l'extérieur attirés par la nourriture et que nous on attrapait et on baguait comme s'ils étaient à nous) et le 3<sup>e</sup> pour les accouplements.

Ou encore des injonctions, car il prenait sa biographie très au sérieux : « Tâche d'intégrer dans ton récit le texte qui est encadré ».

Ses explications étaient précises, son écriture impeccable : orthographe, syntaxe, vocabulaire, tout était parfait. Les accords du participe passé n'avaient pas de secrets pour lui qui, à son arrivée en France en janvier 39, ne



© Aryz

connaissait pourtant du français que 2 mots insolites dont la sonorité l'avait séduit : Vercingétorix et Papillon. Mots prophétiques peut-être, annonçant le guerrier et le baroudeur incapable de se poser longtemps au même endroit.

J'avais écrit les chapitres pairs et impairs en alternance, au gré de l'inspiration, mais par prudence mes premiers envois furent ceux des chapitres impairs portant sur son enfance. Mon père attendait la version exacte des faits, moi je m'inspirais de ces faits pour alimenter ma fiction. J'étais consciente que les chapitres pairs où sa vie fictive n'aurait plus rien à voir avec la réalité allaient poser problème et que je devrais expliquer la raison de cette construction purement fictionnelle. J'en retardais donc l'envoi, non seulement de crainte de le décevoir, lui

qui était si fier de voir sa fille écrire sous ses conseils ce qu'il considérerait déjà comme ses mémoires, mais aussi parce que je doutais encore de la validité de ma décision concernant cette 2<sup>e</sup> partie de sa vie.

Les rares changements apportés dès les premières pages qu'il reçut l'intriguèrent. Il est vrai que, pour lui, ils étaient de taille. Je lis, en marge d'un fax portant un dessin des cages : « Je te rappelle que ta grand-mère s'appelait Antonia. Que tu l'aies oublié, je le comprends mais ce que je ne comprends pas c'est que tu aies changé mon nom ».

Je me souviens avoir répondu que je ne me sentais pas vraiment une âme de biographe, que c'était une façon littéraire de prendre une certaine distance par rapport aux personnages

car ce que je voulais raconter c'était cette Barcelone juste avant et pendant la guerre civile et la façon dont lui avait vécu cette période et que, concernant le nom, Fortuny ça faisait plus catalan que Félip.

Ma réponse le déçut. J'aurais pu tenir bon si ma sœur, première lectrice et implacable correctrice de tous mes écrits, n'y avait mis du sien : « Pourquoi tu ne l'appelles pas par son nom ? Puisque tu racontes sa vie ». C'en était trop. Je pouvais comprendre que mon père ne saisisse pas l'intention littéraire, mais le fait que ma sœur, toujours si lucide par rapport à mes textes, la remette elle aussi en question eut, malgré ma déception, l'énorme bénéfice de m'ouvrir les yeux sur l'inconsistance de mon projet. Une biographie romancée, d'accord, mais sur notre

propre père, c'était une autre histoire parce que c'était justement Notre histoire. Elle avait raison. Changer de nom n'était-ce pas en quelque sorte le trahir ?

Je me retrouvais prise à mon propre piège mais n'eus pas trop le temps de reconsidérer le projet car des problèmes de santé me fournirent pendant de longs mois les raisons d'abandonner toute activité professionnelle et littéraire, mais l'idée du roman m'obsédait. Puis, quand je fus rétablie et alors qu'à son tour la santé de mon père déclinait doucement, ce projet biographique fut remplacé par l'écriture d'un recueil de nouvelles, puis par un roman sur l'absence.

Fier de ces derniers écrits, mon père ne posait plus de questions sur le roman de sa vie auquel je ne cessais cependant de réfléchir sans pouvoir l'écrire car, plus le temps passait, plus ma fiction me semblait futile et gratuite même si sa biographie restait pour moi un thème passionnant. Je ne cessais de penser à tous les souvenirs qu'il gardait pour lui et ne mentionnerait jamais. Je me disais qu'à sa mort toutes ses images mentales disparaîtraient et que ce serait comme si rien n'avait jamais existé, mais je remettais chaque fois plus en cause mon droit à le faire à sa place.

J'étais consciente que je ne pourrais pas continuer à écrire du vivant de mon père et je vivais avec une sorte de culpabilité aussi bien la distance qui nous séparait, et dont j'étais seule responsable, que mon incapacité à mener à bien un projet littéraire qui avait tant compté pour lui et qui n'évoluait plus.

Je sentais confusément que derrière ce faux tournant que j'avais prévu de donner à sa vie, cette vie n'était pas l'essentiel puisqu'il ne s'agissait plus

de sa biographie. Je sentais confusément qu'il y avait comme une quête des origines à travers le thème de l'exil et le retour vers la langue maternelle. Je me demandais s'il ne serait pas plus important de travailler sur la subjectivité de l'identité plutôt que sur la pseudo objectivité d'une biographie qui s'éloignait de son sujet. Et surtout je me demandais avec chaque fois plus d'insistance si le fait d'avoir choisi pour lui, comme dernière terre d'exil, ce Pérou où je vivais depuis 25 ans, n'était tout simplement pas un prétexte à réfléchir aussi sur ma propre identité, si semblable à la sienne dans notre condition d'exilés.

Qu'est-ce-que je voulais raconter, au fond ? Je voulais parler de qui ?

Il m'avait un jour demandé : « Tu penses l'écrire au Pérou ou en Espagne ? En Espagne ce serait plus logique. Il y a la famille, là-bas. En plus tu l'écris en espagnol ».

Et voilà. Il avait touché le point sensible. En revendiquant ses origines, c'étaient aussi les miennes qu'il revendiquait et me poussait à revendiquer. Mais à l'époque, ce thème m'était apparu comme secondaire. Il ne faisait pas encore partie de mon projet. J'étais partie en quête d'une biographie, pas de notre identité. Et je l'avais donc écarté mais il me revenait de plus en plus souvent en mémoire.

Et pendant ce temps je continuais à écrire autre chose, toujours en espagnol, cette langue paternelle que nous n'avions jamais parlée à la maison et que nous avions dû apprendre au lycée, sans difficulté, il est vrai. Elle était déjà inscrite dans notre cerveau et peut-être que les 45 tours de *zarzuelas*, d'Alfredo Kraus et de Plácido Domingo n'y étaient pas étrangers, et encore moins étrangère notre grand-mère maternelle qui

vivait avec nous, exilée d'une époque encore plus lointaine et qui, n'ayant jamais pu apprendre le français, baragouinait son petit jargon.

Mais l'espagnol c'était aussi une langue dont, enfant, je n'étais pas très fière. L'espagnol était alors la langue des travailleurs saisonniers, tous espagnols, tous andalous. Ils venaient par trains entiers dans le Midi pour les vendanges. Moi, je me sentais bien française, malgré le « *cocido* » le dimanche, la paella, l'huile d'olive, l'omelette aux pommes de terre, la *bota*<sup>3</sup> de vin de mon père, mes deux grands-pères et mes deux grands-mères espagnoles et ma mère qui s'appelait Carmen mais que, tout le monde appelait Mimi.

Mais nous parlions français. Car aussi bien pour notre mère, née en France dans un foyer parlant le fragnol, que pour mon père, né en Espagne dans un foyer parlant catalan, le français avait été le seul moyen d'intégration dans cette France de la post-guerre. Il était leur meilleur passeport et ils en furent d'excellents ambassadeurs tous les deux ainsi qu'en atteste la qualité de leur correspondance.

Alors, oui, bien sûr, il fallait parler de ça : du choix d'une langue, que ce soit pour vivre ou pour écrire, parce qu'on se construit dans une langue, on s'identifie à travers elle, et si, par hasard, il y a eu deux langues à l'origine mais on en a étouffé une, vient un moment où on se sent amputé linguistiquement et où on sent qu'on est à moitié construit.

Surtout quand les gens vous demandent pourquoi vous n'écrivez pas dans votre langue maternelle, et que vous répondez que vous écrivez dans la langue paternelle, et que ça leur suffit à eux, comme réponse, mais pas à vous. Ça ne suffit pas



parce qu'alors que la langue maternelle est la norme, la langue paternelle, elle, n'a pas de statut. Il faut aller la chercher, débroussailler, l'extraire pour la recomposer et se recomposer et se sentir enfin un peu moins divisée.

C'est ce moment qui marque le début d'une quête de l'identité, une identité qui passe non seulement par la langue, mais encore par les odeurs, les saveurs, par une mémoire sensorielle souvent ignorée, étouffée et qui surgit brutalement un beau jour et nous rappelle ce que nous n'avons pas vécu mais que nos parents nous ont transmis sans le savoir.

De drôles de gènes. Existe-t-il un gène de la mouvance, par exemple ? Un petit gène qui nous fait aimer les valises, les taxis, les gares, les aéroports et les départs, à condition que ces derniers nous concernent. Imprévisible et facétieux, il est même capable de sauter une génération : mon père, ma nièce, moi. Montpellier, Washington, Lima : triangle isocèle d'une dispersion dans

l'espace mais dont l'union angulaire résiste à tout...

Raconter cela supposait tout reprendre à zéro, alors que le temps s'acharnait contre l'homme d'action réduit à une quasi immobilité au désespoir de sa propre lucidité.

Je n'avançais pas et mon père s'éloignait déjà doucement.

Et le 28 juin 2010, arrivant en urgence de Lima, mais coincée dans la *Estación de Francia* d'une Barcelone qui, pour la première fois, me sembla odieuse, je ratais de quelques heures notre dernier rendez-vous.

Comme il n'aimait pas déranger le monde, il était mort discrètement dans la nuit du 27 sur son lit d'hôpital après avoir reçu les insignes de Commandeur de la Légion d'Honneur. On a les derniers sacrements que l'on mérite. Les héros se passent d'eau bénite au moment de rendre les armes.

Lors des obsèques émouvantes auxquelles assistèrent ses anciens compagnons d'armes, tous des « Gueules cassées », son petit-fils, mon fils, lut une strophe d'un poème attribué à un certain Pascal Bonetti<sup>4</sup>, qui nous bouleversa tous :

Qui sait si l'inconnu qui dort  
sous l'arche immense

Mélant sa gloire épique aux orgueils  
du passé

N'est pas cet étranger devenu fils  
de France

Non par le sang reçu mais par  
le sang versé.

Il avait raison, ce poète. Notre père était certes l'homme que nous connaissions, mais c'était aussi cet étranger, devenu fils de France, parce qu'il l'avait voulu et mérité.

Dans leur sobriété, ces quatre vers le décrivaient mieux que ne le ferait jamais aucune biographie, et encore moins romancée.

Le déposséder de son passé en l'attribuant à un personnage de fiction aurait été non seulement trahir ses idéaux, ses camarades de combat qui l'accompagnaient ce jour-là et dont le groupe s'amenuisait avec le temps, mais aussi, et surtout, le trahir lui, avec ses choix de vie et ses propres souvenirs.

Sa réalité fut plus belle que ne l'aurait été ma fiction.

Je n'écrirai pas de roman sur mon père.

Lima, le 21 décembre 2016

## Notes

1. Camp répressif
2. Forces Françaises Libres
3. Outre
4. Pascal Bonetti. 1884-1975. Journaliste, poète et ancien combattant de 14-18.